

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE
SEMEUR CANADIEN,

Journal des Connaissances Utiles

EN

POLITIQUE, LITTÉRATURE, MORALE, ET RELIGION.

Le champ c'est le monde.
Math. XVII. 38.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT. LE SEMEUR CANADIEN se publie à **Napierville, BAS-CANADA**, et paraît le *Deuxième* et le *Quatrième* JEUDI de chaque Mois.—Le **PRIX** de L'ABONNEMENT est de **3** Chelins et **9** Deniers par **Année** pour un seul *Exemplaire*; pour trois *Exemplaires* **10** Chelins; et pour sept *Exemplaires* **20** Chelins. Les lettres et envois doivent être adressés au **RÉDACTEUR**. On est instamment prié d'affranchir.

HISTOIRE.

LE SACRE DE BONAPARTE.

Le premier consul ayant échangé son titre contre celui d'empereur, et le général Bonaparte étant devenu Napoléon-le-grand, il exprima le désir d'être sacré par le souverain pontife. Était-ce l'inspiration d'un habile courtisan, qui voulait flatter l'orgueil du nouveau maître, en lui suggérant le moyen d'avoir une ressemblance de plus avec Charlemagne? Ou bien Napoléon espérait-il frapper l'imagination des peuples par la présence du Saint-Père, et obtenir ainsi un dévouement plus profond et plus durable pour sa personne? Tout le monde sait que le conquérant de l'Italie et de l'Égypte attachait une extrême importance aux cérémonies théâtrales, et confondait volontiers l'enthousiasme excité par une fête pompeuse avec les affections permanentes qui se fondent sur des principes ou sur des souvenirs. Il estimait peu les idées; il n'en connaissait pas la puissance; il traitait les hommes comme de grands enfants qui ont besoin d'émotions vives, de spectacles magiques, de paroles hardies ou pittoresques, et qui se laissent prendre aux choses extérieures, sans trop examiner ce qu'elles valent en elles-mêmes. Cette manière de juger les hommes pouvait s'appliquer aux Italiens dégénérés de notre époque, mais convenait médiocrement au caractère français. Quoique nous aimions autant que nul autre peuple à être émus, remués, agités, transportés par des scènes de théâtre, ce n'est pas là le fond de nos mœurs ni le mobile de nos actions; notre enthousiasme passe vite, parce qu'il devient ridicule et prête à la plaisanterie lorsqu'il dure trop longtemps; nous nous moquons le lendemain de notre ivresse de la veille, et il est arrivé souvent que les fastueuses représentations politiques, à l'aide desquelles on essayait de nous rattacher à un nouvel ordre de choses, n'ont servi qu'à nous le faire mépriser, parce qu'il nous semblait que ce qui est réellement bon pouvait se dispenser d'y mettre tant d'appareil.

Si l'empereur ou ses conseillers ont cru que la consécration du pape donnerait un caractère sacré à la dynastie napoléonienne, et lui assurerait pour des siècles l'obéissance de la nation, ils se sont trompés plus gravement encore. La religion n'influe guère de nos jours sur les faits politiques; c'est à peine si elle exerce une faible action dans l'ordre moral. Les dynasties tombent ou s'élèvent, les chartes expirent ou s'établissent en dehors et indépendamment de la religion. La politique avance, recule, se modifie, combat, poursuit son œuvre, en appelant quelquefois les idées religieuses à son secours, il est vrai, mais sans vou-

loir les admettre sur le pied d'égalité, et moins encore s'y soumettre. Qu'il se soit trouvé dans quelques séminaires et au fond de quelques provinces des hommes qui nient vu dans le sacre de Napoléon un titre à leur fidélité, c'est possible; mais ces hommes étaient en petit nombre et n'avaient aucune autorité sociale. Qu'on ait dit aux petits enfants, lorsqu'on leur expliquait le catéchisme impérial, qu'ils devaient avoir d'autant plus de dévouement pour Napoléon que le pape l'avait sacré à Notre-Dame, c'est tout simple. Mais les masses n'ont point agi par ce motif-là; elles ont soutenu l'empereur par des raisons politiques, et l'ont abandonné de même; Napoléon a été obéi tant qu'il a été fort, et dix mille hommes de plus à Leipzig ou à Waterloo l'eussent mieux servi que le souvenir de la bénédiction pontificale. Cette solennité ne lui a pas donné un seul traître de moins, et n'a pas retardé sa chute d'une heure après ses revers.

Quoi qu'il en soit, Napoléon tenait beaucoup à faire venir Pie VII à Paris, et les négociations furent secrètement ouvertes à Rome, dès le mois de mai 1804, par le cardinal Fesch. Grande fut la perplexité du pape dans cette circonstance. D'un côté, comment opposer un refus net et inflexible à la volonté de l'empereur des Français? La captivité de Pie VI et sa triste fin sur la terre étrangère ne dataient pas de fort loin. Murat pouvait se trouver à Florence avec 30,000 hommes en moins de huit jours. Le cabinet de Naples, dirigé par Acton, avait des sentiments hostiles pour le saint-siège. L'Espagne était agrie et ne s'en cachait pas. L'Autriche, toujours empressée de s'étendre en Italie, épiait le moment de mettre la main sur le patrimoine pontifical. Ce n'était pas tout. Les évêques constitutionnels, les prêtres assermentés composaient encore une phalange redoutable; ils avaient en eux tous les éléments d'un clergé indépendant de Rome, et si Napoléon était poussé à bout, qui pouvait savoir s'il ne se placerait pas à la tête d'une Église schismatique? Or, un schisme, soutenu par un demi-million de baïonnettes, et approuvé par des millions d'incrédules qui y verraient un premier pas vers la ruine complète du catholicisme, était encore plus effrayant que celui de Luther. Napoléon aurait presque recommencé Mahomet.

D'un autre côté, cependant, quelle pénible démarche pour le souverain pontife de s'en aller humilier sa triple couronne devant celle d'un soldat parvenu! Charlemagne, le fils d'un roi, avait fait le voyage de Rome pour être sacré par les mains du pape; Charles-Quint, le maître de tant d'états, le défenseur de la foi catholique, s'était rendu à Bologne pour recevoir la même faveur; et maintenant, le pape lui-même devait sortir du Vatican, quitter la ville

éternelle, aller dans un royaume qui ne lui appartenait pas, officier dans un temple qui n'était pas son temple, et descendre en quelque manière aux fonctions de premier archevêque du grand empire, de premier serviteur du grand empereur ! Quoi qu'il fit, et malgré tous les hommages qui lui seraient rendus, il ne pouvait être jamais que le deuxième personnage dans la cérémonie du couronnement ! Que penseraient, d'ailleurs, d'une telle condescendance les autres souverains de l'Europe, et surtout celui qui se nommait encore dans ce temps-là l'empereur d'Occident ? N'était-ce pas attirer sur le pontificat romain des ressentiments qui menaceraient l'existence même du domaine de Saint-Pierre, si Napoléon éprouvait un seul revers décisif ? Et puis, confirmer l'élévation du vainqueur de Marengo par le sacre, c'était changer le fait en droit, sanctionner une usurpation, se mettre en guerre avec toutes les légitimités européennes, spécialement avec la famille des Bourbons, qui pouvait avoir encore son jour, comme les Stuarts après Cromwell. Enfin, était-on bien sûr que le pape, une fois à Paris, aurait la permission de revenir dans ses états ? Un quartier de Paris ne deviendrait-il pas peut-être la nouvelle geôle d'Avignon pour le pontife imprudent ?

Ces motifs de refus étaient si graves qu'ils l'auraient certainement emporté sur toutes les raisons contraires, à quelque autre époque de notre histoire que l'on veuille remonter. Louis XIV, dans les plus beaux temps de son règne, lorsqu'il forçait un pape à lui demander excuse pour des injures faites à son ambassadeur, n'aurait pas eu une seule voix dans le sacré collège en faveur d'une prétention semblable à celle de Napoléon. Les plus modérés des cardinaux eussent accusé le grand roi de s'être livré à une orgueilleuse démenée. Napoléon même aurait échoué dans ses prétentions, s'il eut régné sur quarante millions de bons catholiques, et qu'il n'eût pas été maître de l'Italie. Mais les choses et les positions ne se pouvant changer, Pie VII consulta le collège des cardinaux. Cinq votes furent négatifs dans un sens absolu ; les quinze autres se déclarèrent pour l'affirmative, avec des conditions plus ou moins admissibles par l'empereur des Français.

Au nombre des difficultés qui furent soulevées dans le sacré collège, il faut citer le serment par lequel Napoléon promettait de maintenir la liberté des cultes. Quinze cardinaux sur vingt avaient jugé que ce serment était irréligieux, mal sonnant aux oreilles pieuses, rendant suspecte la piété du monarque qui le prêterait, et devant empêcher que sa sainteté ne pût sacrer un tel prince. Le cardinal Fesch répondit avec un grand sens qu'il s'agissait ici, non d'une approbation des différents cultes, puisque l'empereur Napoléon ne pouvait pas être à la fois catholique et protestant, mais d'une simple tolérance civile qui n'emporte nullement avec soi l'assentiment théologique. Après beaucoup de débats, on finit par s'entendre sur cet article. Une autre condition regardait les évêques constitutionnels ; le pape disait qu'il ne voulait pas les recevoir en sa présence. On répondit à cela qu'il serait parfaitement libre de recevoir ou de ne pas recevoir qui bon lui semblerait. Le Saint-Père protesta aussi " qu'il ne permettrait pas qu'on lui présentât Mme de Talleyrand, pour ne pas avoir l'air d'autoriser son mariage qu'il ne reconnaîtra jamais. " Sur ce point assez singulier dans une affaire aussi importante, on ne répondit rien de tout. Pie VII se réservait de traiter plus amplement la question des possessions du saint-siège et celle des articles organiques, quand il serait aux Tuileries. Il espérait bien que sa complaisance arrondirait quelque peu le domaine de l'Eglise, qui avait été considérablement réduit par les derniers traités ; mais à cet égard il se trompa beaucoup ; et plus tard, il s'estima fort heureux, comme je ne suis plus quel personnage des fables de La Fontaine, de pouvoir échapper sain et sauf aux griffes du lion.

Le 2 août 1804, Pie VII félicita Napoléon sur son avènement au trône impérial. On remarque dans sa lettre les mots suivants : " Il ne nous reste plus qu'à vous prier, qu'à vous conjurer, à vous exhorter dans le Seigneur, maintenant que par la Providence de Dieu vous êtes arrivé à ce

haut degré de puissance et d'honneur, de protéger les choses de Dieu, de défendre son Eglise, qui est une et sainte, et de mettre tout votre zèle à éloigner ce qui pourrait nuire à la pureté, à la conservation, à l'éclat et à la liberté de l'Eglise catholique. Vous nous avez déjà fait concevoir une grande espérance ; nous attendons avec confiance que vous la remplirez comme empereur des Français ! Les paroles de Pie VII étaient assez claires ; mais Napoléon eut l'air de ne pas les comprendre, et fit une réponse vague qui ne l'engageait à rien. Il désirait fort que le pape vint le sacrer à Notre-Dame, mais ne voulait pas payer les frais de voyage trop cher. Voici sa lettre officielle : " Très-Saint-Père, l'heureux effet qu'éprouvent le moral et le caractère de mon peuple par le rétablissement de la religion chrétienne, me porte à prier Votre Sainteté de me donner une nouvelle preuve de l'intérêt qu'elle prend à ma destinée, et à celle de cette grande nation, dans l'une des circonstances les plus importantes qu'offrent les annales du monde. Je la prie de venir donner, au plus éminent degré, le caractère de la religion à la cérémonie du sacre et du couronnement du premier empereur des Français. Cette cérémonie acquerra un nouveau lustre, lorsqu'elle sera faite par Votre Sainteté elle-même. Elle attirera sur nous et nos peuples la bénédiction de Dieu, dont les décrets règlent à sa volonté le sort des empires et des familles. Votre Sainteté connaît les sentiments affectueux que je lui porte depuis longtemps, et par là elle doit juger du plaisir que m'offrira cette circonstance de lui en donner de nouvelles preuves. " Napoléon signe cette lettre : *Votre dévot fils*. La formule, empruntée au style de Louis XIV, était polie ; malheureusement l'empereur n'était ni dévot ni dévoué aux intérêts du siège pontifical.

Pie VII se mit en marche, le 2 novembre, par le chemin de la porte Angélique. Le peuple formait une longue haie de près d'une lieue, et lui prodiguait les témoignages du respect le plus touchant. L'un des cardinaux choisis pour accompagner le pape fondait en larmes. Il y avait si peu de temps que les prêtres avaient essuyé en France la plus sanglante persécution, qu'on craignait peut-être pour les jours du pontife. Mais ces craintes furent promptement dissipées. La population des villes et des campagnes accourait de toutes parts avec un infatigable empressement, par curiosité sans doute plus que par dévotion, mais du moins en conservant les marques d'un profond respect, pour contempler Pie VII. Quand Fouché demanda au Saint-Père comment il avait trouvé la France : " Béni soit le ciel ! répondit-il, nous l'avons traversée au milieu d'un peuple à genoux ! " C'était chose si rare, si extraordinaire, qu'un pape dans notre pays ! Les plus incrédules mêmes désiraient de le voir, et le caractère personnel de Pie VII inspirait à tous des sentiments de vénération et d'affection. Il était doux, bienveillant, grave sans austérité, prévenant sans familiarité ; justice que nous nous plaisions à lui rendre, et qui ne sera pas suspecte sous notre plume. Heureux le saint-siège, plus heureux le catholicisme, si tous les papes lui avaient ressemblé !

On aimera certainement à trouver ici un exemple de l'accueil que Pie VII reçut en France. C'est le pontife lui-même qui va parler dans un récit qu'il fit après son retour à M. Artaud : " A Châlons-sur-Saône, nous allions sortir d'une maison que nous avions habitée pendant plusieurs jours ; nous partions pour Lyon. Il nous fut impossible de traverser la foule ; plus de deux mille femmes, enfants, vieillards, garçons, nous séparaient de la voiture qu'on n'avait jamais pu faire avancer. Deux dragons (le pape appelait ainsi nos gendarmes à cheval, parce que les seuls corps de cavalerie qu'il eût à son service étaient des dragons), deux des dragons chargés de nous escorter nous conduisirent à pied jusqu'à notre voiture, en nous faisant marcher entre leurs chevaux bien serrés. Les dragons paraissaient se féliciter de leur manœuvre, et fiers d'avoir plus d'invention que le peuple. Arrivé à la voiture, à moitié étouffé, nous allions nous y élancer avec le plus d'adresse et de dextérité possible ; car c'était une bataille où il fallait employer la malice, lorsqu'une jeune fille, qui à elle seule eut plus d'esprit que nous et les deux dragons, se

glissa sous les jambes d'un des chevaux, saisit notre pied pour le baiser, et ne voulait pas le rendre, parce qu'elle avait à le passer à sa mère qui arrivait par le même chemin. Prêt à perdre l'équilibre, nous appuyâmes nos deux mains sur l'un des dragons, celui dont la figure n'était pas la plus sainte, en le priant de nous soutenir. Nous lui disions : *Signor dragone, ayez pitié de nous!* Voilà que le bon soldat (fions-nous donc à la mine!), au lieu de prendre part à notre peine, s'empara à son tour de nos mains pour les baiser à plusieurs reprises. Ainsi, entre la jeune fille (*la ragazza*) et votre soldat, nous fûmes comme suspendu pendant plus d'un demi-quart de minute, nous redemandant, et attendri jusqu'aux larmes. Oh! que nous avons été content de votre peuple!"

Les détails de la première entrevue de Napoléon avec Pie VII sont généralement connus. L'empereur était sorti à cheval pour chasser, lorsqu'on lui annonça l'approche du pape. Il alla au devant de lui; les deux souverains se firent leurs salutations, et Napoléon monta le premier en voiture, ce qui est la politesse italienne, s'il faut en croire M. Artaud. D'autres écrivains racontent que le pape et l'empereur montèrent en même temps, chacun par l'une des portières ouvertes. Ces faits d'étiquette ne sont pas aussi insignifiants qu'il le paraît au premier abord. La puissance temporelle était en face de la puissance spirituelle, et si la dernière s'appuyait sur d'antiques traditions pour revendiquer la suprématie, l'autre demandait l'égalité, au nom de huit siècles de combats et de trois siècles de victoires. Cette cause était remise en de bonnes mains, et Napoléon n'avait nulle envie de la compromettre par une trop grande condescendance. On remarqua aussi, dans cette entrevue, que c'étaient les *mamelouks*, qui précédaient immédiatement le cortège: distraction ou bizarrerie étonnante de confier la garde du Saint-Père à des mahométans! Un ancien roi de France y aurait songé.

Nous passons sur les harangues qui furent adressées au pape, tout en regrettant de ne rien dire de celle de M. de Fontanes qui rappelait le style de Fénelon, pour arriver à la cérémonie du sacre. Elle eut lieu le 2 décembre 1804. Pie VII avait la tiare sur la tête, et était assisté de deux cardinaux, qui soutenaient de chaque côté les bords de sa chape: devant et derrière lui marchaient d'autres princes de l'Eglise romaine. Le pape, étant assis sur son trône, dit les tierces. A dix heures, Napoléon et Joséphine partirent des Tuileries; bientôt la cérémonie commença. Quand le pape demanda à Napoléon s'il promettait de maintenir la paix dans l'Eglise de Dieu: *Profteris-ne*, etc., Napoléon répondit d'une voix assurée: *Profteror*. Au moment de la cérémonie du sacre, l'empereur et l'impératrice se mirent à genoux au pied de l'autel, sur des carreaux. Le sacre fini, Pie VII récita l'oraison dans laquelle il est demandé que l'empereur soit le protecteur des veuves et des orphelins, et qu'il détruise l'infidélité qui se cache et celle qui se montre en haine du nom chrétien. Napoléon, comme on le sait, ne voulut pas que le pape lui posa la couronne sur la tête. Il monta à l'autel pour la prendre, et se couronna lui-même; il prit ensuite celle de l'impératrice, revint auprès d'elle et la couronna; l'impératrice reçut la couronne à genoux.

M. de Pradt, qui remplissait les fonctions de maître des cérémonies du clergé, et qui ne quitta point Napoléon d'un seul pas, dit que, soit fatigue, soit mauvaise disposition de sa santé, dans tout le cours de la cérémonie l'empereur ne fit que bâiller: circonstance triviale, si l'on veut, mais qui n'est pas indigne d'être conservée dans l'histoire. Les prêtres italiens remarquèrent en lui plusieurs signes d'impatience, et le *Moniteur* du lendemain ne contenait que cinq à six lignes assez froides sur la cérémonie du sacre, en promettant des détails qui n'ont jamais paru dans la feuille officielle. Une discussion sur les évêques constitutionnels avait excité la mauvaise humeur de Napoléon; peut-être aussi la cérémonie elle-même lui sembla-t-elle beaucoup moins imposante de près que de loin. En général, l'imagination va fort au-delà des réalités: elle nous peint comme majestueux et sublime ce qui n'est que sim-

ple ou même ennuyeux dans l'exécution, et plus elle nous a ravis d'avance, plus elle nous laisse froids et fatigués, quand le moment est venu. Ce sont là jeux habituels de l'imagination, et il est bien possible que l'empereur en ait éprouvé les effets dans ce mémorable jour. La cérémonie du sacre et du couronnement parut infiniment plus solennelle à ceux qui ne l'avaient pas vue qu'à ceux qui en furent les témoins. Ce n'est que cela! j'attendais mieux, j'espérais plus! Telle est l'exclamation que l'on répète d'autant plus souvent qu'on s'approche davantage des grands devoirs d'ici bas.

Pie VII et Napoléon eurent ensemble quelques entretiens assez vifs au sujet des quatre propositions du clergé de France en 1682. Le premier soutenait que Louis XIV avait abandonné les maximes du clergé dans une lettre adressée au saint-siège; mais l'empereur se refusait obstinément à faire une semblable concession. "Votre Clément XI, disait-il au pape, vous voyez ce qu'il a fait fuir à Louis XIV sur la fin de ses jours! Votre Clément XI était un homme adroit; il avait gagné le confesseur du roi; mais il n'en est plus ainsi aujourd'hui.... Qu'avez-vous à répondre? quelle force n'a-t-on pas pour accabler un vieillard, un roi fatigué, ennuyé, qui a trop fait la guerre, dont les malheurs avaient sans doute altéré la raison?..." Evidemment, Napoléon se trompait sur les hommes et sur les époques; il confondait Clément XI avec Innocent XII: il pensait que ce qui fut écrit en 1693 l'avait été en 1713; il attribuait à la vieillesse de Louis XIV et à ses malheurs, par un anachronisme de vingt ans, ce qui datait des jours les plus florissants du grand roi. On peut gagner cinquante batailles, et devenir maître de la moitié de l'Europe, sans savoir l'histoire ecclésiastique. Pie VII s'en aperçut bien; mais il laissa dire l'empereur, n'espérant pas de le rendre plus docile, en lui montrant qu'il avait tort.

Le pape se contenta de présenter un mémoire en onze articles sur quelques points en discussion. Il y demandait l'abrogation de la loi sur le divorce, le rétablissement de la juridiction des évêques sur la conduite du clergé inférieur, le renouvellement des anciennes lois sur la célébration des dimanches et fêtes, une déclaration par laquelle la religion catholique serait qualifiée de *dominante*, et autres choses de même nature. Le ministre des cultes répondit poliment à ses demandes, mais n'accorda que ce qui était le moins important. Dans un second mémoire, Pie VII traita la question des domaines enlevés au saint-siège; Napoléon répondit qu'il avait lu ce mémoire avec le plus vif intérêt, mais n'augmenta pas d'un pouce de terre les états de l'Eglise. Le pape jugea probablement qu'il eût mieux valu être un peu moins libéral en paroles respectueuses et un peu plus en action.

Enfin, Pie VII se remit en route pour l'Italie, et rentra dans sa capitale après six mois d'absence. La joie qu'il en eut amena une circonstance remarquable, que nous raconterons à nos lecteurs en terminant cet article. Le pape s'était approché de l'autel pour faire sa dernière prière avant de sortir. "Il paraît, dit M. Artaud, que lorsqu'il fut à genoux, une sorte d'extase s'empara de lui. L'idée de se retrouver dans le principal temple de sa capitale, cent quatre-vingt-cinq jours après un départ si douloureux, le souvenir des dangers qu'il avait courus, ou qu'il croyait avoir pu courir pendant un aussi long trajet, le préoccupaient tellement qu'il restait comme immobile au pied de l'autel. Cette extase se prolongea. L'Eglise, où l'on était entré vers la fin du jour, et que l'on n'avait pas pensé à éclairer pour une cérémonie de nuit, commençait à s'assombrir. Plus de trente mille personnes, indécises au milieu de ce silence et de l'approche de l'obscurité ne concevaient pas la cause de cet événement. Le cardinal Gonsalvi se leva doucement, s'approcha du pape, lui toucha doucement le bras, et lui demanda s'il éprouvait quelque faiblesse. Le pape serra la main du cardinal, le remercia, et lui expliqua que cette prolongation de sa prière était un effet de joie et de bonheur." — *Semur de Paris*.

De la Conscience à différentes époques de la vie morale en France.

La conscience est le centre, le pivot, le foyer, le flambeau, le principe vivant de l'existence humaine; ses arrêts, organes du Juge suprême, font nos légitimes joies et nos plus poignantes douleurs; ils prononceront en définitive sur notre sort dans l'éternité. La certitude de ses oracles est égale à leur autorité. Les langues, révélatrices sûres des mystères et des lois de l'être humain dans sa constitution et dans ses profondeurs, ont consigné les titres de la conscience dans les expressions qu'elles lui ont consacrées, et qui toutes lui reconnaissent le caractère de la certitude. Parmi les éléments qui entrent dans la composition de notre nature, soit à titre de facultés, soit comme moyens d'en faire un ensemble harmonique, les langues humaines, toutes sans exception, désignent la conscience par les mots qui expriment le plus haut degré de l'évidence et impriment à leur objet le sceau de l'indubitable réalité. En l'investissant du privilège d'être le seul organe sûr de la vérité, elles la déclarent notre seul guide infaillible dans la route de la vie. Rendre à la conscience son empire, c'est soustraire l'homme à celui de ses passions, de son imagination, de son intelligence asservie par les sens et le monde, de tout, en un mot, ce qui n'est pas lui. C'est le mettre en possession de lui-même. Quand il sera descendu au fond de sa conscience, l'homme y trouvera un révélateur et un défenseur de l'Évangile; car l'Évangile, confronté avec la conscience, après l'avoir rétablie dans sa pureté et dans la plénitude de son énergie, se fera reconnaître pour son interprète authentique. Mais introduire l'homme dans ce sanctuaire est l'œuvre de la grâce divine; amener l'homme à vouloir, avec une docilité courageuse, écouter et satisfaire les décisions de la conscience, et à demander à Dieu son secours pour donner efficacité à cette volonté, c'est le premier et indispensable soin à prendre, lorsqu'on s'occupe du salut des âmes. Cette tâche, est la nôtre. Pour l'entreprendre avec plus d'espoir de s'en bien acquitter, il est utile d'en considérer les difficultés, de se rendre compte des conditions de sa réussite, et d'explorer le terrain que nous devons approprier à la culture désirée; en d'autres termes, il nous importe avant toute chose de nous faire une juste idée des dispositions morales et des habitudes sociales qui peuvent servir ou contrarier nos charitables desseins.

Plus que toute autre nation, la nation française a l'intelligence vive et prompte, un tact fin et sûr pour discerner le vrai dans le monde extérieur et saisir les rapports ou les différences entre les choses du dehors; le Français pénètre leur enchaînement avec un esprit divinatoire et *prime-sautier*, pour nous servir de l'expression d'un des écrivains qui l'ont le mieux connu et qui en est lui-même comme le type; mais l'attention et l'ardeur qu'il porte dans l'examen et le maniement de ce qui frappe les sens ou occupe l'imagination et exerce les facultés intellectuelles, l'abandonnent quand il s'agit de descendre en lui-même, d'observer les mouvements de l'homme intérieur, de se replier sur la conscience et de l'écouter patiemment. On ne saurait nier que nous n'ayons une grande répugnance à nous trouver en face de nous-mêmes et de vivre de la véritable vie de l'âme.

S'il est indubitable qu'il vaut infiniment mieux pour l'homme d'être entouré de circonstances et d'institutions, d'être assujéti à des usages, affecté par des impressions et dominé par des événements, favorables au réveil de la conscience et propres à lui faire remarquer avec inquiétude et prendre au sérieux ses avertissements, on ne peut se dissimuler la gravité et la multiplicité des causes qui ont atténué et contrarié cette influence salutaire chez les Français, en détournant de plus en plus leurs regards de leur vie intérieure, et en les déshabituant de toute attention à la voix qui retentit au-dedans de nous. Tout, il faut l'avouer, tout a concouru à ce fâcheux résultat, absence d'une instruction religieuse solide et moralisante, son remplacement par des doctrines et un culte qui donnent beaucoup trop de prise aux sens et à l'imagination, et qui, par ses tendances et ses pratiques, rendent infiniment difficile l'adoration de Dieu en esprit et en vérité; la propension à une existence

tout extérieure, dépensée en impressions fugitives, en jouissances passagères; des habitudes de société qui sont ennemies de la vie domestique et de tout recueillement; la prédominance du théâtre sur tous les autres plaisirs et délassements de l'esprit; la culture à peu près exclusive des branches de littérature qui agitent les passions, alimentent tous les goûts frivoles et n'exigent que la plus faible mesure d'attention possible. Les écrivains ont dû s'efforcer d'épargner au lecteur toute contention intellectuelle un peu forte, toute application laborieuse. La grande clarté de style, inhérente à la langue et la structure de ses phrases, le soin d'éviter tout ce qui exigerait une réflexion patiente et soutenue, sont aussi, pour leur part, dans les causes qui ont paralysé ou éterné l'attention et comme détendu les ressorts du pouvoir de la réflexion, si décisif pour la vie morale.

Le pire est que le paralytique ne se croit pas malade. Loin de se soupçonner plongé dans le sommeil de la mort spirituelle, il se croit plein de vie, parce qu'il prend le travail de son intelligence, travail qui est sans doute quelquefois la source de grandes pensées, de vues élevées, de sentiments religieux en apparence, pour des symptômes de vie morale. Lors même qu'il lui arrive de fuir de sa conscience l'objet de ses réflexions, ce n'est que pour la traiter comme matière à investigation philosophique. Il assiste aux phénomènes dont elle est le théâtre, comme à un spectacle, il la voit siéger dans son tribunal et rendre ses arrêts, avec l'indifférence d'un physicien qui se livre à la recherche d'une loi de la nature matérielle, avec cette absence d'intérêt personnel qu'on attribuait de nos jours à un homme célèbre, dont on disait qu'il se voyait défilé. Ainsi, transformant toute opération de l'âme en objet de science ou d'amusement, les hommes mêmes dont l'esprit est le plus actif et dont les travaux sont le plus remarquables, ont le bruit de vivre, mais sont spirituellement morts. Les inspirations de la conscience, les oracles de l'âme, ont cessé de se faire entendre. La personne morale s'est effacée avec la conscience; il n'est resté que le jeu de cet admirable appareil organique et intellectuel, dont le but était d'introduire et de servir la conscience, et nullement d'envahir tout le domaine de l'activité de l'homme. Ce qui annonce et caractérise d'abord cette primauté revendiquée par l'esprit sur l'âme, par les idées sur les mouvements du cœur, c'est la persuasion déplorable, tellement enracinée dans l'opinion qu'elle est passée en axiome, la persuasion que la grande tâche de l'éducation, c'est d'instruire; qu'il suffit d'instruire les hommes pour les former et les amender; que tout est fait quand on a semé à pleines mains les connaissances et propagé ce qu'on appelle les lumières, et qu'on peut s'en promettre une ample moisson d'utiles capacités et de vertueuses habitudes. Que si, de ces généralités, nous descendons aux applications spéciales de la pensée à des questions d'un haut intérêt social et actuel, nous voyons de toutes parts s'offrir à nos yeux les symptômes les plus alarmants de l'usurpation des fonctions intellectuelles sur le domaine de la conscience, et le remplacement de la morale par les spéculations de la physiologie. On observe la dégradation des âmes, le dépérissement et l'atonie du sens moral, comme d'autres phénomènes dont on cherche les causes sans indignation et sans douleur. Les crimes sont transformés en actes de folie. On explique le suicide en sorte qu'il devient l'effet de circonstances fatales, et de sentiments qui inspirent de la sympathie et même de l'estime, et on accuse de dureté odieuse et d'inhumanité ceux qui, pour mettre sur leur garde les hommes légers ou passionnés, et les effrayer par l'exposé des suites d'illusions et de jouissances dont ils ignorent le terrible dénouement, se permettent de dire que ces catastrophes épouvantables sont le dernier terme d'un mauvais emploi de la vie et de la direction immorale longtemps donnée, volontairement, à l'imagination et à la pensée.

Hélas! quel que soit le côté où on se tourne dans cette grande nation, quel que soit la classe d'habitants dont on observe les mœurs, les habitudes et les occupations, on y retrouve le même éloignement pour toute réflexion qui se porte sur les destinées de l'homme, sur les rapports de la créature avec le Créateur, sur la responsabilité que l'a-

me a encourue en opposant sa volonté à celle du Législateur suprême, à celle de la conscience qui est son messager, et sur les moyens de se réconcilier avec le Juge offensé.

A Dieu ne plaise que je veuille porter le découragement dans les âmes charitables qui voudraient réveiller les consciences et amener leurs concitoyens à y descendre, pour se remettre dans cette atmosphère divine ! Mais n'est-ce pas, dit-on, les jeter dans l'hésitation et l'abattement, que de leur présenter le tableau des obstacles que leur opposent les habitudes sociales, la direction des idées dominantes, les circonstances qui font saillie dans l'aspect des affaires publiques, les formes de l'organisation politique et surtout le caractère national, tous conjurés pour affaiblir, pour éteindre la voix intérieure et lui fermer l'accès du cœur ? A ces craintes, nous avons une réponse péremptoire à faire, et dans laquelle j'ai été prévenu par tous ceux qui m'accordent une attention bienveillante. Ils savent que la charité, qui compte sur la bénédiction de Celui à qui rien n'est impossible, ne mesure pas ses efforts sur les difficultés de la lutte avec les ennemis qu'elle doit combattre. L'opposition qu'elle rencontrera particulièrement dans les habitudes nationales, dont nous avons rappelé quelques traits, ne doit pas être exagérée. Ce serait à la fois injuste et ingrat que d'oublier qu'il fut un temps où la vigueur de la pensée, la puissance de la réflexion, la disposition des âmes à se replier sur elles-mêmes et à descendre au fond de la conscience, distingua les Français entre toutes les nations.

Sans parler du moyen-âge où brillèrent tant de profonds penseurs, tous Français ou formés à la grande école française, à quelle époque et dans quel pays l'esprit humain a-t-il donné plus de preuves de forces méditatives et de profondeur dans ses explorations de la vie intime qu'au dix-septième siècle, non seulement privilégié en ce qu'il a produit Descartes, Pascal, Arnauld, Bossuet, Fénelon et Malebranche, mais surtout parce qu'il présente l'élite d'une grande nation, les hommes et les femmes les plus haut placés par leur esprit et leur fortune, occupés des ardues spéculations et des discussions abstruses des plus subtils métaphysiciens et des moralistes les plus sévères, comme nous avons vu nos contemporains occupés de Walter Scott et de lord Byron. Pourquoi les facultés de contemplation intérieure et tout le caractère français ne se retireraient-ils pas aux eaux vives qui jaillissent en vie éternelle ? Je ne pense pas que ce soit là une phrase vide de sens, une espérance vaine, bonne à bercer des optimistes qui prennent leurs rêves pour la réalité. Je crois que, par une étude consciencieuse et un peu approfondie de l'histoire des deux derniers siècles, on sera naturellement conduit à faire à l'influence du pur Évangile de Jésus-Christ la plus large part dans l'esprit méditatif et dans les conquêtes philosophiques du dix-septième siècle. Bossuet lui-même a reculé devant la céleste doctrine que la réforme avait remise en lumière et qu'elle lui présentait dans sa majestueuse simplicité. Forcé de l'étudier pour la combattre, il s'est hâté, dirai-je pour prévenir ou pour retarder le naufrage, d'alléger le vaisseau trop chargé de l'Église romaine.

La nécessité où s'est trouvée cette Église de se défendre contre la doctrine de la justification par la foi et contre le jansénisme qui avait montré une tendance à se rapprocher du christianisme primitif, cette nécessité ouvrit un vaste champ à l'exercice libre et salutaire de la pensée humaine. Mais à ce mouvement, qui tenait en haleine, pour ainsi dire, les puissances méditatives du public lettré et chrétien, succéda trop tôt un arrêt qui suspendit et amortit toute l'activité de l'esprit dans la direction qui le portait vers les révélations intérieures, et la lumière de l'Évangile qui les éclaire ; cette halte, cette interruption funeste, fut le contre-coup d'un événement qu'on peut accuser d'avoir eu des conséquences aussi déplorables en morale qu'elles ont été désastreuses pour les prospérités matérielles de la France.

Qui n'a pas déjà nommé la révocation de l'Édit de Nantes ! En mettant à l'aise, en délivrant d'une rude tâche les champions de l'autorité humaine en matière de foi, cette suppression de celui des cultes établis qui demande le libre examen, qui veut que la foi, non imposée par l'autorité, mais sortant des entrailles de l'individualité, soit la pro-

priété la plus intime de l'homme, eut pour effet presque immédiat de dispenser le clergé de la religion de l'État des études fortes auxquelles il s'était vu contraint de se livrer, durant l'existence légale d'une Église dissidente, aussi recommandable par les mœurs et les vertus de ses adhérents que par le savoir de ses ministres. La révocation de l'Édit de Nantes tua cet antagonisme salutaire qui avait exercé une action vivifiante sur l'Église gallicane, et qui, par une noble émulation, l'avait excitée à opposer aux Casaubon, aux Saumaise, aux Bochart, des rivaux appelés à lutter, autant que cela leur serait possible, avec ces coryphées de la philologie ancienne et biblique ; en licenciant toute cette milice de la pensée et de l'érudition théologique, cette calamiteuse révocation fut un principe de langueur intellectuelle, de relâchement dans la sévérité des études, et de mort spirituelle. On ne prit plus aucun intérêt aux investigations philosophiques et aux discussions profondes sur des points de doctrine chrétienne ; il en résulte deux effets également nuisibles aux travaux que réclame la science de la religion. D'une part, l'esprit de méditation, tombé dans l'atonie par le défaut d'une nourriture appropriée à sa nature, ne s'exerça plus avec quelque suite à la solution de hautes questions de morale et de critique sacrée ; les facultés d'attention et de réflexion psychologiques s'affaiblirent par la cessation de toute application suivie aux objets et aux intérêts du monde intelligible. D'autre part, l'activité de l'esprit français, n'ayant plus l'aliment que lui avait fourni l'exploration du monde intérieur et invisible, chercha une compensation dans l'observation des phénomènes extérieurs, et ne partageant plus, comme d'autres peuples civilisés, l'emploi de ses éminentes facultés entre les doctrines de philosophie religieuse ou morale et les sciences physiques, le concentra exclusivement dans la recherche des lois du monde matériel. On conçoit aisément pourquoi le penchant qui nous entraîne vers ce qui tombe sous les sens extérieurs et nous asservit à la glèbe, n'ayant plus de contrepoids dans la contemplation des choses purement intelligibles, les opinions matérialistes envahirent plus facilement le domaine de la morale : Dieu fut chassé de sa création, l'âme dépossédée de ses propres organes. Mais ce n'est ici ni le lieu ni le moment de développer ces considérations et de leur donner l'appui de l'histoire des sciences et de la littérature. Il nous suffit d'avoir fait remarquer par quels étroits liens le pouvoir et l'habitude de vivre avec soi-même et d'habiter le fond de sa conscience, sont liés à la méditation des vérités de foi. Donner à l'homme un objet de foi, c'est donner de l'exercice à sa conscience ; c'est lui faire quitter la circonstance où il s'agit dans les choses qui ne sont qu'à la surface de son être, pour le ramener au centre, au foyer de sa véritable vie. N'est-il pas évident, d'ailleurs, que la paix de l'âme est la condition à laquelle seule il est possible à l'homme de ne pas craindre de se trouver en face de lui-même, de ne pas redouter les arrêts qui sont rendus et proclamés au dedans de lui par un juge inamovible et inévitable ? Ce n'est qu'en nous montrant un Dieu acceptant le sacrifice qui lui permet de déployer sa miséricorde sans porter atteinte aux lois du monde moral, que les appels à la conscience se feront écouter, que l'homme, rassuré par la bonne nouvelle, par la Parole extérieure, par le Verbe fait chair, aura le courage de lire la parole du dedans, et d'ouvrir les yeux à cette lumière qui illumine tout homme venant au monde (Jean I, 9).

STAFFER.

L'incrédulité chez nous.

Il semble que nous allons parler d'une chose qui n'existe pas, d'un fantôme évoqué par notre imagination pour nous effrayer nous-mêmes ; car il n'y a chez nous aucune société affichant des opinions incroyables, aucune publication que l'on puisse considérer comme l'organe de principes irréligieux. La religion comme un immense réseau enveloppe notre peuple tout entier et semble le préserver non seulement de ce fléau lui-même, mais encore de la frayeur que son approche pourrait éveiller. Voilà ce que découvre un coup-d'œil superficiel et d'ensemble, mais si l'on s'ap-

proche et que l'on regarde à travers ce léger tissu, l'uniformité disparaît. On en voit qui tournent le dos à l'autel quand les autres s'inclinent devant les sacrés mystères, bon nombre qui ricanent à côté de la masse qui prie. Chez nous, l'incrédulité n'est nulle part, et elle est partout; nulle part franche et ouverte, mais partout déguisée, cachée; nulle part on la voit, mais partout on la sent.

Elle n'en fait que mieux son œuvre démoralisante, et l'on peut dire d'elle ce que l'on dit du prince des ténèbres; qu'elle n'est jamais plus puissante et plus active que lorsque son existence n'est pas soupçonnée ou même niée. Négative dans son essence même, l'incrédulité ne peut prendre un langage positif sans se faire tort, elle ne peut s'affirmer sans s'affaiblir. L'incrédulité qui se déclare c'est le voleur qui cesse de surprendre les demeures de nuit, qui se montre en plein jour, qui dit: je suis bien effrayant, mais moins dangereux qu'autrefois vous savez où frapper.

L'incrédule chez nous, c'est un homme qui va au service divin dans les grandes fêtes de l'année, qui assiste aux cérémonies pompeuses de l'Église; qui au moment de se marier va à confesse parcequ'il ne peut guère faire autrement; qui cherche alors le confesseur le plus indulgent, et marchandant autant qu'il peut pour se confesser le moins possible. C'est un homme qui fait baptiser son enfant aussitôt que celui-ci a vu le jour, et lorsque vient sa dernière heure, il se laisse ordinairement persuader de prendre les derniers sacrements comme passe-port pour l'autre monde.

De plus, l'incrédule chez nous, sauf de rares exceptions, c'est l'homme instruit. C'est à ce fait surtout que nous voudrions rendre le lecteur attentif. Parmi le peuple il est presque passé en proverbe que les hommes instruits ne s'occupent pas de religion. On dit d'un tel homme: la religion ne l'occupe pas ou même ne l'étouffe pas. Cette phrase vulgaire exprime assez bien ce qui en est. L'incrédule ne se sent pas pris à la gorge, encore moins au cœur par la religion qui l'entoure. Le christianisme n'est pas assez vivant, assez énergique, assez libre, nous dirions presque assez défrôqué autour de lui, pour le mettre mal à l'aise. Il le voit tellement enveloppé, embarrassé des vieilles armures de l'ancien temps, qu'il ne lui est pas nécessaire de se préparer pour un combat où la première arme ramassée par hasard eût été suffisante, lui suffira pour combattre avec avantage. Quelques plaisanteries de Voltaire, quelques phrases sentimentales de la confession de foi du Vicaire savoyard en voilà plus qu'il n'en faut pour rester incrédule tout à son aise. Ainsi, quoique nous ayons pour incrédules des hommes instruits, nous sommes bien loin d'avoir une incrédulité savante et systématique.

On dirait que la religion est une chose que l'on abandonne avec ses jouets d'enfance, avec ses cahiers d'écolier. On dirait qu'elle ne peut supporter le regard de celui qui a commencé à lire et à penser, ni retenir sous sa garde celui que le monde invite sous ses brillants drapeaux. Et en effet il arrive souvent qu'on l'abandonne ainsi, et qu'elle se trouve incapable de retenir ceux que le torrent du monde entraîne, précipitamment parce que ce qui se donne pour la religion chrétienne est plus, ou moins que cela, bien plus, en est la caricature. Nous ne voulons pas absoudre l'incrédule de tous ses péchés, par ce que le système religieux qui s'est comme imposé à lui, a pu favoriser ses doutes sur la vérité et la puissance du christianisme, car s'il avait cherché il aurait trouvé; mais nous comprenons qu'il soit facilement devenu incrédule. Jeune, il été élevé dans les pratiques

de la religion catholique romaine, pendant plusieurs années, il a pu goûter un certain plaisir spirituel à ce culte si propre à remplir l'imagination d'une jeune personne, d'idées de grandeur, de solennité et même de sainteté; mais quand est venu l'âge des passions, quand le monde s'est présenté à ce jeune cœur sous ses plus brillantes couleurs, alors une religion presque toute d'imagination, et qui n'a pas jeté des racines profondes dans l'âme risque bien d'être abandonnée au moins pour un temps. Ce n'est pas tout, l'intelligence commence à se réveiller au moment où les passions sont à leur apogée, que sera-ce si l'intelligence vient en aide aux penchants du cœur? On n'abandonne pas ses pratiques religieuses sans se ménager au moins quelques prétextes, et si l'on a déjà trouvé des raisons? Il suffit à ce moment critique que la raison trouve quelque chose qui la choque, quelque chose qui blesse le sens commun dans ses croyances religieuses pour assurer le triomphe des passions sur la foi. Ce n'est pas parce que la religion offre des choses mystérieuses, incompréhensibles, qu'on la repousse, mais bien si elle présente quelque chose d'incroyable. Et certes, il y a de ces choses incroyables dans le système romain. Tout à l'heure l'incrédule va s'applaudir de ne plus croire telle et telle doctrine; il regardera comme un outrage fait à sa raison d'admettre tel ou tel point qu'il a une fois cru, mais avant de penser, et c'est avec une espèce de bonne foi qu'il devient incrédule.

Ne croyant pas, ne pouvant croire une partie du système il le rejette tout entier. Il faut avoir la conscience bien développée à cet âge pour prolonger un examen qui, détruisant une partie des croyances qui nous restent encore, menace de faire une guerre acharnée à nos passions. T. L.

(A continuer.)

Hymne.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en publiant aujourd'hui cet hymne qui a paru l'année dernière, dans la Théologie pastorale de M. A. Vinet.

O Roi de gloire et homme de douleur! quiconque t'a aimé a souffert, qui t'aime consent à souffrir. Il est promis tout ensemble à la gloire et à la douleur.

On souffre à ton sujet jusque dans les songes; ainsi souffrit, sans te connaître, la femme du juge qui te livra. Qui t'aime un peu ou qui te pleure, n'a qu'à se trouver sur ton chemin: on lui fait partager, comme à Simon de Cyrène, le dur fardeau de ta croix.

On maudit ceux qui te bénissent; l'humanité les exclut de l'universelle communion; et dans ce lieu d'exil de la famille humaine, ils sont, eux, deux fois en exil.

Tous ceux qui t'ont aimé ont souffert; mais tous ceux qui ont souffert pour toi t'en ont aimé davantage. La douleur unit à toi, comme la joie unit au monde.

La douleur enivre, comme un vin généreux, ceux que tu convies à ton mystérieux banquet, et elle arrache à leur cœur déchiré des hymnes d'adoration et d'amour.

Heureux qui, comme le Cyrénéen, se sera baissé pour prendre sa part de la croix que tu traînes! Heureux qui voudra endurer en son corps ce qui reste, ce qui restera jusqu'à la fin du monde, a souffrir de tes souffrances, pour l'Église qui est ton corps!

Heureux le pasteur fidèle, qui continue en sa chair ton sacrifice et ton combat! Tandis qu'il lutte et qu'il gémit, je le vois, dans mes visions, couché vers ton sein, comme, au jour du banquet funèbre, celui que tu aimais.

Lui-même, tandis que la charité le porte, poudreux et sanglant, de lieu en lieu et de souffrance en souffrance, lui-même, à l'insu du monde, repose sur ton sein, dans une retraite auguste, et savoure en silence la suavité de tes paroles.

Heureux le pasteur fidèle ! Sa charité multiplie ses sacrifices, et ses sacrifices multiplient sa charité ; l'amour, qui est l'âme de ses travaux, en est aussi la très grande récompense.

Heureux le pasteur fidèle ! Ce que voudrait être chaque chrétien, il l'a été. Cette croix, que chacun essaye à son tour, il la porte sans cesse. Ce Jésus, à qui le monde dispute incessamment nos regards, ce Jésus est lui-même son monde et l'objet de sa contemplation assidue.

Heureux, trois fois heureux, si tout son désir est d'ajouter quelques voix au concert des bienheureux, et de rester caché dans la joie universelle, gardant seulement dans son cœur l'invisible regard et l'éternel *Cela va bien !* du Maître et du Père !

Les Chemins de Fer en France.

A l'occasion d'un livre qui a paru tout récemment en Angleterre, sous le titre de *Railway Economy*, M. Michel Chevalier a publié, dans le Journal des Débats du 19 août, un de ces articles qui l'ont placé depuis longtemps au premier rang de nos écrivains pratiques. S'attachant à examiner les causes qui ont retardé et retardent encore en France la réalisation d'un réseau complet de chemins de fer, il signale comme une des principales l'espèce de luxe apporté dans l'exécution de tous les travaux. Le capital, ainsi absorbé sur des parcours limités par des dépenses excessives, s'est trouvé insuffisant pour faire face à la masse des travaux projetés. Cette thèse amène naturellement l'habile économiste à établir un parallèle entre la France et les États-Unis :

L'Angleterre a dépensé pour les chemins de fer environ 6 milliards, et il lui faudra 1 milliard 500 millions au moins pour terminer les lignes commencées. Notre dépense à nous est d'environ 1 milliard 100 millions ; les Allemands ont déboursé au-delà de 1 milliard 500 millions ; les États-Unis 1 milliard 400 millions. Moyennant cette mise dehors, l'Angleterre a 9 à 10,000 kilomètres de chemins de fer ; nous en avons moins de 3,000 ; l'Allemagne en possède de 7, à 8,000 ; les Américains près de 11,000. Ainsi les Anglais ont dépensé en moyenne plus de 600,000 fr. par kilomètre ; les Français 400,000 fr. ; les Allemands 200,000 fr. ; les Américains moins de 130,000 fr. C'est que nous nous sommes fait un point d'honneur d'égaliser les Anglais, et ce n'était pas le cas, car nous avons un territoire beaucoup plus vaste à desservir, et nous avons moins qu'eux de capital disponible. Mais la vanité l'a emporté. Si nous avions construit nos chemins sur le modèle des Américains, nous aurions pu en avoir pour la même somme une longueur triple. Le réseau qu'il est raisonnablement permis d'ambitionner serait fini à cette heure, et les profits qu'il donnerait, l'économie qu'il produirait déjà à la nation fournirait le moyen même de passer d'un mode simple de construction à un style plus parfait.

Mais j'entends les objections. Y pensez-vous ? les Américains ne comptent pas la vie des hommes. A cela je leur réponds que leurs chemins de fer n'offrent pas plus d'accidents que les nôtres. — En Amérique, le terrain est pour rien ; c'est vrai dans beaucoup de cas ; mais sans aux environs de Paris et de quelques grandes villes, l'acquisition des terrains n'est qu'une modique fraction de ce que coûtent nos chemins de fer. — Le sol offre en Amérique moins de difficultés ; c'est exact dans beaucoup de cas et non pas toujours, mais aussi la main d'œuvre y est d'un prix exorbitant, environ du triple de chez nous. — Les Américains ont eu le fer à plus bas prix, c'est encore juste ; mais comment ? Ils ont eu le bon sens d'accepter sans droits les rails fabriqués en Angleterre : n'étions-nous pas libres d'en faire autant ?

Les véritables causes du bon marché des chemins de fer en Amérique, les voici : Les Américains, États ou Compagnies car l'un et l'autre système a été employé, ont compris qu'ils avaient peu de capitaux pour sillonner de lignes de fer un immense territoire ; ils ont donc été très sobres de dépense. Ils n'ont pas fait des chemins de fer une affaire de gloire ; ils ont voulu en avoir, et beaucoup, ils ont donc énergiquement adhéré à un plan économique. Ils ont commencé, dans un grand nombre de circonstances, par faire des chemins à une seule voie, avec des croisements et des évitements, sauf à acheter les terrains pour deux. De cette manière, on peut avoir facilement trois convois ou quatre par jour dans chaque sens

pour les voyageurs, et un ou deux pour les marchandises, et c'est suffisant, au moins comme transition, toutes les fois qu'il s'agit de populations qui, comme les nôtres, n'avaient qu'un ou deux départs de diligences par jour. Ils se sont privés de stations somptueuses, qui pénétraient dans l'intérieur des villes, jusqu'au moment où ils pourraient les payer. Le bon sens serait-il donc de se donner des satisfactions et des commodités disproportionnées à ses ressources ? Ils ont rejeté bien loin les règles posées par la plupart des ingénieurs anglais au sujet du maximum des pentes et du minimum des rayons de courbure, enfin ils ont, dans beaucoup de cas, construit plus légèrement la voie proprement dite. L'inconvénient qui en résulte est qu'avec un chemin moins rectiligne et moins rapproché du niveau idéal, ainsi qu'avec une voie moins massive, il faut renoncer à la vitesse de quinze lieues à l'heure, que donnent les Anglais à quelques-uns de leurs convois. Les Américains se contentent de la vitesse de six à huit lieues. Pour des gens qui n'allaient auparavant qu'à raison de deux lieues à l'heure, c'est déjà très satisfaisant. Les Américains prisent le temps plus que nous. Ils ont toujours présente à l'esprit la maxime de Franklin : Le temps est de l'argent : *time is money*. Le temps, aux États-Unis, a plus de valeur que chez nous ; la preuve, c'est que chez nous le public, en général, consent difficilement à des sacrifices pour l'épargner ; donc nous aurions pu provisoirement nous contenter de la vitesse que se sont accordée les Américains et construire nos chemins de fer en conséquence, sauf quelques exceptions que tout le monde indiquera, telles que les lignes de plaisir qui rayonnent autour de Paris, et une ou deux lignes que j'appellerai politiques, comme celle de Paris à Londres, qu'il était avantageux de franchir dans le délai du matin au soir. Quant aux pentes, l'expérience a amené les ingénieurs les plus intraitables à reconnaître qu'ils s'étaient grandement exagéré l'avantage de les aplanir. De même pour les courbes, des inventions ingénieuses, parmi lesquelles je citerai celle des convois articulés par M. Arnoux, qui est en activité de Paris à Sceaux, nous aurait permis d'avoir des chemins de fer très économiques dans des directions où les transports d'hommes et de choses sont peu animés. D'ailleurs nous n'avions pas le choix. Du moment que nous voulions étendre les chemins de fer comme de vivifiantes artères dans les principales directions de frontière à frontière, limités que nous étions dans nos ressources, il les fallait bien établir à bon prix ou s'en passer. Nous les avons voulu chers et nous nous en passons, c'était facile à prévoir.

C'est vraiment un sujet bien digne des études d'un ministre des finances et d'un homme d'État, que le système adopté d'instinct par les Américains pour l'établissement de leurs chemins de fer. Voici, par exemple, la ville de Charleston qui veut aller chercher, à 55 lieues de là (219 kilomètres), à Augusta, (Géorgie), les cotons qu'on récolte dans la vallée de Savannah. La distance est grande, et à Charleston on a peu d'argent. On s'ingénie, on s'efforce, et on arrive. Je visitai ce chemin en février 1831 ; il venait d'être achevé, et c'était le plus long qu'il y eût au monde à cette époque. Avec tout le matériel d'exploitation, les locomotives et les wagons, il avait coûté 6 millions seulement. Cù et là il était sur pilotis, ou plutôt perché sur des échasses. Les arbres de la forêt primitive, qui avaient été traversés de part en part, avaient été ici abattus, ailleurs dressés en échafaudage pour le soutenir. Il n'y arrivait pourtant pas d'accidents, et peu à peu, avec les profits qu'elle a obtenus, la Compagnie a substitué des remblais à ces appuis périssables. Six millions pour 219 kilomètres, c'est par kil. 28,000 fr. D'autres chemins Américains, régulièrement desservis par des locomotives, ont coûté de 40 à 50,000 fr. par kilomètre. Je citerai, entre autres, celui qui, en Virginie, a été construit de la ville de Petersburg au fleuve Roanoke, par M. Moncure Robinson. De Charleston à Augusta et de Petersburg au Roanoke il a fallu jeter des ponts sur plusieurs rivières, et ces ponts ont leurs piles et leurs culées en maçonnerie. Il faut ajouter que les Américains sont passés maîtres dans l'art de construire des ponts en bois. Je connais aux États-Unis un pont de ce genre sur piles en pierres avec deux voles pour les voitures et trois trottoirs pour les piétons, qui a au-delà de deux mille mètres de long, avec une toiture tout du long, et n'a pas coûté plus de 600,000 fr. ; c'est sur une route ordinaire à Columbia (Pennsylvanie). L'habile ingénieur que je nommais tout-à-l'heure, M. Moncure Robinson, a élevé à Richmond, pour le chemin de fer de cette ville à Petersburg, un pont à deux voles de huit cent soixante-sept mètres entre les culées, qui n'a coûté que 586,000 fr., soit 676 fr. par mètre courant. Sur le beau chemin de fer qui relie Philadelphie aux mines de charbon du Schuylkill, il a brisé divers ponts d'une extrême solidité afin de résister à des convois de charbon nus à toute vitesse, et sur piles en bonne maçonnerie, dont l'un, celui des culées de Peacock, a entre les culées 205 mètres ; ce pont, dont le tablier est à 18 mètres au-dessus de l'écluse, est à deux voles, et n'a coûté que 186,000 fr., dont 112,000 pour la maçonnerie seule. C'est en tout 811 fr. 77 c. par mètre entre les culées. Il y a douze ans qu'il est terminé, et il est solide comme le premier jour. Ici, quand on recommandait ces

points dont il existe des centaines en Amérique, il était répondu que cela ne pouvait pas tenir, comme si les lois de la gravitation n'étaient pas les mêmes dans les deux hémisphères ! Ah ! de l'un à l'autre, ce n'est pas dans les lois de la gravitation qu'est la différence, c'est dans le bon sens.

Puisse au moins le passé nous servir de leçon pour l'avenir. Nous avons tant de chemins de fer à construire encore, que l'espace ne nous manque pas pour utiliser l'expérience acquise à nos dépens. Et l'excellent ouvrage du docteur Lardner, réunit une masse de renseignements particulièrement propres à nous éclairer.

MICHEL CHEVALIER.

Il y a dans ce tableau beaucoup de vérités, mêlées à quelques exagérations. M. Michel Chevalier a conservé pour les Etats-Unis le faible assez naturel d'un homme qui a été en quelque sorte le premier à les révéler à la France, et il est disposé à voir tout ce qui vient de là sous le jour le plus favorable. Dans la circonstance actuelle encore, il nous paraît se laisser aller à ce penchant optimiste d'une manière trop absolue. Loin de contester les immenses mérites du système américain en tout ce qui touche aux chemins de fer, nous éprouvons à chaque pas une admiration nouvelle pour cet esprit d'entreprise qui ajoute chaque année vingt ou trente milles à la gigantesque réseau de voies qui s'étend par toute l'Union. Mais nous croyons en même temps qu'une pareille manière de procéder serait impraticable en France, ou entraînerait avec soi des inconvénients de la plus grave portée. Si nous avons poussé beaucoup trop loin la manie du grandiose dans les travaux d'art et les stations de nos railroads, les Américains sont à notre avis, tombés dans un excès contraire, dont nous voyons chaque jour les regrettables conséquences. Quoi qu'en dise M. Michel Chevalier, les accidents sont, aux Etats-Unis, d'une fréquence plus que quotidienne, et il n'est pas de matin, dans l'année, où les journaux n'enregistrent quelque malheur, causé le plus souvent par l'insouciance ou le mauvais état du chemin.—*Phare de New-York.*

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

NOUVEAU MINISTÈRE. — On donne la liste suivante : —

Président — Hon. Malcolm Cameron ;
 Avocat général Est. — Hon. L. T. Drummond ;
 Avocat général Ouest. — Hon. W. Richards ;
 Secrétaire — Hon. N. A. Morin ;
 Receveur-général — Hon. M. Taché ;
 Inspecteur-général — Hon. F. Hincks ;
 Maître de poste général — Hon. James Morris ;
 Comm. des tr. de la Couronne — Hon. Dr. Rolph ;
 Comm. des travaux publics — Hon. J. Young ;
 Solliciteur-général Ouest — Hon. John Ross ;
 Solliciteur-général Est — Mess. Cartier et Chau-

veau sont indiqués ; probablement il n'y aura pas de décision prise. — *Montreal Herald.*

RUMEUR. — Le *Morning Journal* annonce sous la foi de certains lettres privées qu'on parle de lord Harris, ci-devant gouverneur de Trinidad, comme devant succéder à lord Elgin en Canada. — *Moniteur Canadien.*

CALIFORNIE. — Le steamer *Prometheus* est arrivé à New-York avec des nouvelles de San Francisco qui vont jusqu'au 6 septembre.

Durant la dernière quinzaine d'août, les produits des mines ont été bien peu considérables et les affaires en stagnation.

Deux exécutions par le peuple ont encore eu lieu, l'une à San Francisco, l'autre à Sacramento, malgré la justice régulière qui semblait avoir repris le dessus, d'après les nouvelles précédentes.

Un incendio a eu lieu dans la petite ville de Marysville et a détruit trois blocs contenant ensemble 80 maisons. Il paraît que la perte sera facile à réparer.

Les élections d'état sont finies, et les premiers retours ont annoncé l'élection du candidat whig au poste de gouverneur.

Les journaux californiens discutent le projet de séparation de l'Etat en deux parties ; ce projet rencontre une faveur marquée au sud, mais on doute qu'il réussisse dans la législature.

L'Ohio est arrivé de Chagres à New-York avec 1,435,711 piastres en poudre d'or, sans compter une somme de 600,000 piastres environ entre les mains des passagers. — *Idem.*

L'Empire City est arrivé mardi avec environ un demi million de piastres.

LE ROMANISME EN ANGLETERRE. — Les journaux anglais annoncent comme un fait accompli que le Duc et la Duchesse de Norfolk ont abandonné l'Eglise romaine. Depuis des siècles le Duc de Norfolk est le personnage papiste le plus élevé de la Grande-Bretagne, puisqu'il est le premier duc et le comte-maréchal héréditaire du royaume. La défection du duc actuel, au moment où le Papisme chantait victoire, est d'autant plus importante, qu'elle paraît devoir être suivie de celle de plusieurs autres lords catholiques. Le Duc de Norfolk s'est joint à l'Eglise du Dr. Cummings, l'éloquent prédicateur de l'Eglise presbytérienne d'Ecosse.

LE ROMANISME EN IRLANDE. — Dans l'ouest de l'Irlande, l'Eglise anglicane, au moyen des efforts volontaires de ses ministres et de ses membres, fait une œuvre considérable qui mérite bien le nom de réformation. Les ministres prêchent dans les temples et hors des temples, dans des chaumières, dans les chaumières, à des multitudes de romanistes convertis. Un ministre anglican était allé aux environs de Connemara, pour recouvrer sa santé, et tels ont été les résultats de sa visite accidentelle que l'Ecriture sainte est lue maintenant dans douze districts bien connus. Plusieurs chapelles romaines sont désertes ; 5,000 personnes ont abandonné les erreurs de Rome ; plusieurs prêtres se préparent à émigrer en Amérique. Le Roi, John Gregg, dans une seule excursion, a visité 56 congrégations de romanistes séparés, comprenant chacune de 50 à 600 membres. Dans le diocèse de Tuam il y a dix mille anciens romanistes qui fréquentent régulièrement les églises protestantes et font profession de christianisme et l'évêque Daly, montrait dernièrement à Exeter Hall, que dans le Connaught seul, on compte dix mille papistes qui ont abandonné leurs errements. — *Montreal Witness.*

SIR JOHN FRANKLIN. — La dernière des expéditions qui avait entrepris la recherche de sir John Franklin est rentrée en Angleterre. Les renseignements apportés par son chef, sir James Ross tendent à confirmer ce que les Esquimaux disaient l'automne dernier, à savoir : que les navires de sir John Franklin s'étaient perdus de vers le haut de la baie de Baffin, dans l'automne de 1846, et qu'une partie des équipages avaient été massacrée par une tribu hostile résidant dans ces parages. Sir John Ross est convaincu que sir John Franklin n'a jamais dépassé le canal de Wellington et qu'il revenait en Angleterre au moment du désastre. L'interprète esquimaux a prêté serment devant un magistrat à Godhavn quand il a répété ses précédentes déclarations. Sir John Ross a rapporté en Angleterre où ils seront traduits les documents esquimaux écrits par cet interprète. L'amiral aurait continué ses explorations dans la baie de Baffin s'il avait eu des provisions suffisantes pour un second hivernage. La santé de l'intrépide navigateur paraît quelque peu altérée par les privations et les fatigues qu'il a endurées pendant cette pénible campagne dans les mers polaires.

ABOLITION DE L'ESCLAVAGE PAR LE PORTUGAL. — On a lieu d'espérer que le Portugal va abolir l'esclavage dans ses colonies et prendre de nouvelles mesures pour empêcher la traite sur les côtes d'Afrique.

MISSIONS MORAVES. — Les Moraves ont 69 stations desservies par 282 missionnaires.

La publication de ce numéro a été retardée par l'absence du Rédacteur en chef ; nous comptons sur l'indulgence de nos lecteurs.

NARCISSE CYR, Rédacteur et Propriétaire.

V. LABELLE, Imprimeur.